

Revue historique, CCIV (Paris, octobre-décembre 1950) :
185-208. Marcel GIRAUD, « La France et la Louisiane au début
du XVIIIe siècle »

Guy Frégault

Volume 5, numéro 1, juin 1951

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801693ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801693ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Frégault, G. (1951). Compte rendu de [*Revue historique*, CCIV (Paris, octobre-décembre 1950) : 185-208. Marcel GIRAUD, « La France et la Louisiane au début du XVIIIe siècle »]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 5(1), 137–138. <https://doi.org/10.7202/801693ar>

Revue historique, CCIV (Paris, octobre-décembre 1950): 185-208. Marcel GIRAUD, "La France et la Louisiane au début du XVIIIe siècle."

L'auteur développe l'idée suivante: "L'histoire des premières années de la Louisiane est inséparable de celle de la France dans la dernière partie du règne de Louis XIV. Dans une certaine mesure, elle en est même l'expression immédiate, car elle nous offre, en raccourci, un décalque du malaise de la métropole, de l'état social, économique et moral de sa population." La guerre de la Succession d'Espagne épuise le trésor royal, dévore les ressources du territoire et paralyse le ministère de la Marine, dont les colonies dépendent. Durant tout le conflit et même après, celles-ci se voient virtuellement abandonnées. Alors que les établissements relativement anciens peuvent, jusqu'à un certain point, s'accommoder de ce régime, — mais l'Acadie, et M. Giraud aurait pu y penser, n'y survivra pas, — la Louisiane, de fondation toute récente, s'en trouve menacée dans son existence même. Les maux qui s'abattent sur la malheureuse colonie, réfléchit l'auteur, n'auraient pas revêtu un tel caractère de gravité "si elle avait été en mesure de se dégager de la tutelle économique de la métropole"; c'est, nous semble-t-il, oublier qu'un établissement colonial comptant à peine quelques années d'existence ne saurait, même dans les conjonctures les plus favorables, se forger une structure économique indépendante de celle de la mère-patrie et que, tout compte fait, une colonie qui peut vivre et se développer sans la métropole n'est déjà plus une colonie: c'est un pays occupé.

M. Giraud ne se borne pas à souligner les facteurs matériels du malaise louisianais. Avec raison, il discerne aussi des causes de stagnation qui tiennent à des données sociales et spirituelles. Pour reprendre un mot célèbre, la société française pouvait vivre heureuse sans la Louisiane: les classes aisées se désintéressent des aventures coloniales et, plutôt que d'y engager des capitaux, elles préfèrent acheter des offices; les négociants, même ceux qui mettent des fonds dans les entreprises lointaines et qui, du reste, y trouvent bien leur compte, se montrent réfractaires à l'idée de "s'y aller habiter, ainsi que font les Anglais"; les hommes aux yeux de qui les colonies existent négligent le Mississippi au profit des Antilles; même les plus clairvoyants estiment normal que les sans-travail s'en aillent voter en Espagne au lieu de profiter des occasions que leur offrent les pays neufs. Il faut compter aussi avec la régression spirituelle de la France. Le vaste courant missionnaire qui a sauvé le Canada un peu avant le milieu du XVIIIe siècle a perdu presque toute sa force et, à l'exception des Jésuites, le clergé tant régulier que séculier se révèle fort inférieur au rôle qu'il pourrait jouer outre-mer. Sans doute, la curiosité scientifique suscite-t-elle un vif intérêt autour des voyages d'Iberville, mais le désir de savoir ne déborde pas un groupe restreint de géographes et de collectionneurs, auxquels se mêlent, du reste, des intrigants comme l'abbé Bernou, dont M. Giraud mentionne le nom (ici, l'auteur aurait pu rappeler qu'Iberville a manifesté une sage prudence dans ses rapports avec le fameux abbé). Resterait le patriotisme, mobile d'expansion coloniale, mais, comme la foi, l'amour de la patrie décline, et c'est en

1699, M. Giraud le rappelle, que Vauban jette cette réflexion désabusée: "Il semble que les Français ne soient plus faits que pour se déshonorer."

La conclusion de l'auteur ne manque pas de justesse. La naissance laborieuse de la Louisiane lui apparaît comme "l'expression du désarroi financier de l'État, de l'affaiblissement rapide d'un régime dont une série de guerres malheureuses allaient précipiter la ruine, de l'état d'esprit d'une société dont les forces morales se disloquaient avec le déclin de la monarchie". Incontestablement, la petite étude qui se clôt sur ces mots est forte de documentation, de pensée et de style. On pourrait toutefois reprocher au professeur Giraud d'avoir donné des références très incomplètes, à tel point que, sans le secours du *Calendar of Manuscripts* de N.M. Surrey, beaucoup de ses notes resteraient inutiles à force de vouloir être concises. Ajoutons que, pas une seule fois, l'auteur ne s'appuie sur des travaux parus en Amérique, où, il le sait pourtant, il s'en est publié d'indispensables; c'est ainsi que, à propos de Penalosa, il renvoie le lecteur à l'étude de Marc de Villiers: *L'Expédition de Cavalier de La Salle dans le golfe du Mexique*, ouvrage dépassé de loin, au moins sur la question de l'aventurier mexicain, par *Some La Salle Journeys*, de Jean Delanglez, sans parler de la splendide compilation de C.W. Hackett, *Historical Documents Relating to New Mexico, Nueva Vizcaya and Approaches Thereto to 1773* (3 vol., Washington, 1923—1937). L'on prendrait le parti d'ignorer le chauvinisme intellectuel s'il n'était que ridicule. Il nuit à l'avancement des connaissances.

Université de Montréal

Guy FRÉGAULT